

# Philippe Delerm

## La sieste assassinée



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Delerm

La sieste  
assassinée

Gallimard



Philippe Delerm est né le 27 novembre 1950 à Auvers-sur-Oise. Ses parents étaient instituteurs et il a passé son enfance dans des « maisons d'école » à Auvers, à Louveciennes, à Saint-Germain.

Après des études de lettres, il enseigne en Normandie où il vit depuis 1975. Il a reçu le prix Alain-Fournier 1990 pour *Autumn* (Folio n° 3166), le prix Grandgousier 1997 pour *La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules*, le prix des Libraires 1997 et le prix national des Bibliothécaires 1997 pour *Sundborn ou les jours de lumière* (Folio n° 3041).



## *Il va pleuvoir sur Roland-Garros*

« Météo-France nous annonce un risque d'averse dans vingt minutes environ. » Sur le court, les couleurs ont changé d'un seul coup. La terre orangée a pris une matité rougeâtre, presque brune. Derrière les juges de ligne, les bâches vert pâle BNP imposent soudain une atmosphère de piscine couverte, de gymnase ennuyeux. Il ne pleut pas vraiment encore, mais une espèce de bruine doit flotter dans l'air, car les contours s'amollissent.

Vient cette seconde redoutée où le serveur regarde vers le ciel, puis vers l'arbitre. Imperturbable sur sa chaise, ce dernier annonce paisiblement 15-30. Il doit montrer qu'il ne va pas se laisser faire : un des deux joueurs a toujours intérêt à ce que le match soit interrompu. Le jeu se poursuit, mais on ne prête plus trop attention au score. La pluie va venir. Il y a ainsi des choses que l'on redoute en sachant bien

qu'elles viendront quand même. Quand l'averse s'abat, indiscutable et franche, on se résigne sans soupir. En quelques secondes, l'arbitre est au bas de sa chaise, les raquettes de rechange et les serviettes ont disparu au plus profond des sacs, les ramasseurs déploient la grande bâche molle et sombre.

Alors on n'a plus rien à faire. Devant l'écran de télé, on a presque l'odeur des tilleuls rimbaldiens dans les allées de juin. Comme les vrais spectateurs, on flâne dans sa tête, en attendant. Il y a ce calme, ce rien, ce Paris suspendu de la porte d'Auteuil. Toutes les technologies, toutes les frénésies publicitaires et sportives focalisées sur le tournoi prennent un petit coup de lenteur mélancolique. La semaine prochaine, il fera beau pour la finale, on le sait bien, la terre sera rouge arène et les téléobjectifs déploieront leur museau monstrueux. Mais maintenant il y a un peu d'ennui, l'envie d'une tasse de thé, d'un pull à enfiler même s'il fait très doux. Il pleut sur Roland-Garros.



## *Rencontre à l'étranger*

On ne sait rien d'eux. On ne connaît même pas leur nom. D'habitude, on se contente de les saluer d'un mouvement de tête, chez la boulangère ou dans le bureau de tabac. Dix ans quand même qu'on les croise ainsi, sans la moindre curiosité. Ce n'est même pas de l'indifférence. Plutôt une sorte de contiguïté familière, pas désagréable, mais qui ne mène nulle part.

Et puis voilà qu'ils sont là, en plein cœur de Hyde Park, quelle idée ! Après la cohue des magasins de Regent Street, on s'était amusé de cette liberté anglaise qui permet à chacun de s'emparer d'une chaise longue et de s'affaler, les pieds sur le gazon, avec un soupir de satisfaction — et le sentiment d'être presque devenu un autochtone. Mais à quelques yards, juste en face de vous, pareillement alanguis dans la toile vert sombre... Il faut en convenir, cette

reconnaissance ne suscite pas d'emblée un enthousiasme irrépressible. Plutôt une réticence, liée précisément à l'idée qu'il serait opportun de manifester de la joie, et que ça ne sera pas facile. De leur côté, le même sentiment naît à la même seconde, et les gestes alors deviennent parallèles. On s'étonne à l'unisson, les yeux écarquillés, la bouche ouverte. On s'approche avec une lenteur qui dément aussitôt l'extrême félicité affectée l'instant précédent. Que va-t-on bien se dire ?

C'est là que l'hypocrisie sociale accumulée pendant des années vient vous sauver. Oui, cette espèce d'aisance valable en toutes circonstances qui ne console pas des belles timidités de l'adolescence, mais leur succède, et marque l'irré-médiable passage à l'âge adulte, cet aplomb dérisoire mais si pratique vous permettent de faire face, avec un naturel vaguement obscène. On parle. On parle d'Angleterre, évidemment. Toute allusion à la communauté des origines est exclue d'office. Par contre, les circonstances du voyage, les hasards de l'hébergement, le dilemme entre le tube et le taxi sont tour à tour passés au crible. Enivré par sa propre énergie, on s'étonne. Le courant passe bien, comment avait-on pu s'ignorer si longtemps ? On ne sait toujours pas grand-chose de leur vie, mais ils ont l'air gentil, et dans la chaleur du moment, on

va leur proposer de prendre un pot ensemble. Quoique... On est pour deux jours à Londres, et la moisson de climats à engranger risque de se réduire à une peau de chagrin si on commence à diluer le temps avec des concitoyens. Un rendez-vous en France au retour, alors? Oui, bien sûr... Encore que... On ne peut pas parler de Londres pendant cent sept ans...

Tout ce non-dit défile aussi en parallèle, on le sent bien. Le joyeux babil des premières secondes s'en ressent, et les phrases s'espacent. On se quitte un peu gourds, et l'au revoir a des accents de délivrance.

Huit jours plus tard, à la Maison de la Presse, on fera semblant de ne pas se voir.



## *Cet air un peu penché*

La joue droite s'incline à peine vers l'épaule. C'est drôle. C'est un geste qu'on voyait faire en couple, avant, quand l'un semblait réclamer quelque chose sans les mots, une caresse, un baiser, l'enveloppement par le bras de l'autre. Un geste comme de lassitude et d'abandon, d'imperceptible bouderie mais de tristesse aussi, l'inclinaison légère de la nuque voulait dire tout ça. Et maintenant, voilà qu'on fait ce geste seul, au milieu d'une place, au hasard d'un trottoir, en marchant plus lentement mais sans s'arrêter de marcher, ou bien assis sur une plage, à la terrasse d'un café, partout. Partout cet aveu de faiblesse, ce besoin d'une voix, d'une présence qu'on n'a pas.

C'est juste pour parler dans le portable, bien sûr, et le message est souvent bien banal, je suis à l'angle de la rue d'Amsterdam, dans vingt minutes je serai à la maison, il y a des

tomates et un concombre dans le bac à légumes. C'est peut-être simplement une contrainte technique, quand il y a du bruit tout autour il faut tenir le portable bien collé contre l'oreille et le cacher dans l'encolure du manteau, ou à l'abri du vent. Oui... Peut-être... Mais ça ressemble quand même à ce geste d'enfant qu'on faisait pour écouter la mer au fond d'un coquillage. Rien à voir, c'est entendu, on communique dynamique dans le présent tendu.

Mais il y a cet air un peu penché, qui navigue sur les trottoirs en solitudes parallèles. Comme si on était tous exilés de l'enfance, un peu perdus.

## *Voyeur de pivoine*

En tout bien tout honneur, on peut marcher de fleur en fleur dans les jardins, visiter la giroflée comme on prendrait le thé chez une élégante confinée dans son velours grenat, désirer sagement le bouton de cognassier, comme on aurait envie d'une glace italienne panachée fraise et vanille, s'embarquer quelques secondes sous le parapluie chinois de l'ancolie. Mais la pivoine vous attend toujours au détour d'un buisson, et l'on risque aussitôt l'outrage aux bonnes mœurs. Si ronde, si pleine, si sûre d'elle, elle n'en finit pas de se gonfler. Même en bouton, elle déploie ses courbes avec la volupté d'une belle dormeuse dans ses draps, feignant le plaisir du sommeil — car son bonheur est d'être regardée.

Offerte, la pivoine, pulpeuse dès l'enfance, accablée de langueur au creux de son berceau... Et puis si vite déployée, si généreuse de pétales, et ce rouge au-delà du goût... Grenade, violet-

mauve, et quelquefois framboise sous ciel gris...  
Ce n'est plus une couleur, mais la métaphore  
d'un abandon : juste ce qu'il faut de secret  
lourd pour que sa sensualité ne glisse pas vers  
une invite molle.

Comment ne pas rester quelques instants  
devant ce flamboyant spectacle, séduit, un  
peu gêné, pourtant ? La pivoine est compro-  
mettante. Sucre et poivre mêlés, elle promet  
toutes les saveurs : la regarder semble un péché.  
Mais l'attentat en reste là, la Mondaine ne sera  
pas alertée ; au premier orage, la pivoine se  
délave, se disperse, et de l'envie on passe à la  
pitié. Allumeuse, elle ne brûle que pour elle, et  
solitaire meurt en papier buvard pâle au hasard  
des allées. Son épitaphe lui donne un peu trop  
tard la mystique qui lui manquait :

Elle était folle de son corps  
Elle s'aimait trop pour le donner  
Priez pour elle



## *Ce soir je sors la poubelle*

Ce n'est pas quand on jette quelque chose. Non, on ne regarde pas vraiment, alors — on s'occupe juste de savoir si la poubelle est plus ou moins pleine. Mais quand elle commence à déborder, qu'il faut se résoudre à extraire le sac, juste avant de le fermer avec le petit ruban de plastique translucide, on jette un bref coup d'œil à ce trésor composite. On ne le trouve pas si répugnant. C'est le marc de café qui donne l'unité, s'infiltré entre les interstices. Il saupoudre sans vergogne les enveloppes déchirées, sans souiller l'encre bleue des écritures familières, s'attarde dans le creux mouillé des épiluchures de pommes de terre. Un trognon de pomme parcheminé s'est engouffré dans la coque laiteuse d'un pot de yaourt au bifidus. La pointe d'un crayon-feutre asséché s'obstine à piquer la plaque alvéolée d'une tablette de magnésium. Il y a d'étranges solitudes qui se

happent ainsi, dans cet espace qu'on avait cru rendre compact en l'aplatissant de la paume de la main, aux dernières visites. Mais à peine a-t-on le dos tourné que tous ces faux cadavres recommencent à respirer, reprennent forme et se tutoient en liberté nocturne. On voulait compresser, abolir, effacer. C'était bien du mépris. Elles ne nous appartiennent pas, ces côtes de melon jamais assez raclées. On croit jeter l'envers de soi, le sale et l'inutile. Mais c'est peut-être aussi l'endroit qu'on pourrait déchiffrer, dans ces curieuses fiançailles entre les revues jamais lues des mutuelles et les boîtes d'Upsa, les petits parachutes des sachets de thé, les écorces d'orange. Quelques secondes pour saisir tout cela, qui nous ressemble et nous échappe. Puis on ferme le sac d'un nœud bien sec. Mais rien n'est mort. Ils se reparleront ensemble, loin de nous, témoins à décharge.

## *À l'envers des paupières*

Des protozoaires, des amibes, comme celles qu'on regardait au microscope, au cours de biologie. On se demandait toujours si c'était bien ça qu'il fallait voir, sur la petite lamelle, mais oui, ce n'était que ça, ces transparences blafardes entre les cils. On est allongé sur la plage au grand soleil. On a fermé les yeux. Les amibes passent, sur l'écran des paupières. Elles dérivent doucement de gauche à droite, puis disparaissent en haut de l'œil. Alors une autre leur succède. Bien sûr, si on fermait les yeux très fort, on ne les verrait plus. Mais c'est ainsi que l'on est bien, les yeux juste voilés, le dos lové contre le sable chaud. Présent. Absent. On entend tout : le roulement de la mer, les cris des enfants par-dessus, la cacophonie des mouettes. De temps en temps, une phrase proche en provenance d'un parasol voisin se détache :

— Moi, j'ai regardé Capital dimanche. Eh bien depuis, je n'ai plus envie de manger du tout!

Mais plus souvent, ce sont des ordres qui s'éloignent dans l'espace :

— Marine, pas trop loin!...

Les amibes s'agglutinent, se rangent au long d'une structure changeante, en courbe ou en zigzag. Petites perles d'eau évanescentes, dessinant l'envers du ciel et de l'été. On dirait un insecte maintenant, une silhouette de mante religieuse qui se disloque avant de prendre corps, et voilà la Grande Ourse, et puis des grains de tapioca, diaphanes et grumeleux.

À l'envers des paupières, on est lové dans la chaleur, les bruits légers, l'idée de rien qui flotte. C'est comme au microscope d'autrefois un monde entre deux cils qui bouge à l'infini, immense, infime, et dans l'écran inverse s'abolit. Bientôt on ouvrira les yeux. La mer sera si brutalement verte. Mais on n'est pas pressé d'abandonner le gris.

**135548**



# La sieste assassinée Philippe Delerm

Cette édition électronique du livre  
*La sieste assassinée* de *Philippe Delerm*  
a été réalisée le 03 février 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070308064).

Code Sodis : N49245 - ISBN : 9782072444340.

Numéro d'édition : 135548.